

Malaise dans la pensée occidentale: LE ROMANTISME

Première partie - LE MAL DU SIECLE (1760-1860)

Ce n'est pas une conférence sur l'art ou la littérature romantique. Ce que je vous propose ce soir, c'est une réflexion personnelle, non pas sur le **mouvement romantique** en lui-même, mais plutôt sur **le concept** de romantisme. Sur ce qu'il représente comme rupture majeure dans l'histoire de la pensée occidentale. Pas seulement une rupture littéraire ou artistique. Mais une **rupture culturelle** au sens le plus fort du terme (c'est à dire au sens de civilisation) et même (n'ayons pas peur des mots) une **mutation anthropologique**. Le romantisme n'étant pas alors seulement le mal d'un siècle, mais le mal même de la modernité. La maladie congénitale d'un type humain nouveau, apparu au détour de la Révolution française, mais qui va se reproduire jusqu'à devenir le type humain dominant à la fin du XX^e siècle.

Ce qui est frappant, dès qu'on s'intéresse un peu au romantisme, c'est que pour la première fois, me semble-t-il, un courant de pensée se définit par l'expression d'une souffrance, d'un mal-être, ou d'un **malaise** dont l'origine est indéterminée. Le romantisme, ramené à sa plus simple **expression**, n'est qu'une **plainte** interminable. C'est cette plainte que je vais analyser dans ma première partie.

I- Les symptômes d'une pathologie

J'ai donc pris le parti de prendre au sérieux cette expression de Musset, « Le Mal du siècle ». Cette notion de maladie morale que **Goethe** n'a pas hésité à employer comme définition du romantisme en l'opposant au classicisme, synonyme de santé (il savait de quoi il parlait, puisqu'il avait été parmi les premiers contaminés et avait contaminé l'Europe avec son Werther). Et si j'ai choisi de traiter ce sujet, comme justement on traite une maladie, c'est dans un but prophylactique, parce que je crains qu'elle continue plus que jamais à faire des ravages.

Il est curieux de constater que dès l'origine **le mot romantique** contient en germe l'idée d'une maladie de la raison. De l'anglais romantic (XVII^es.): romanesque. Qui vient de **roman**: récit en *langue "romane"*, c'est à

dire en langue "*nationale*" (par opposition au latin) ; genre vulgaire, populaire, non codifié comme la littérature latine, non soumis à des règles. Romantique veut dire **dérégulé**. comme **baroque**, qui vient du portugais à la même époque.

Au XVIII^e siècle, il ne s'applique pas à l'homme mais à **la nature** : un paysage romantique. En vient à désigner la réaction émotive suscitée par le spectacle de la nature : Un sentiment romantique. Puis **la personne** qui éprouve cette émotion (un homme, une femme romantique). Donc, un glissement de sens qui avant de rentrer dans le détail permet de faire un premier bilan clinique du phénomène, en 3 observations:

- 1- il n'y a pas de règle
- 2- c'est l'émotion qui compte.
- 3- la vie est un roman

Examinons maintenant plus précisément les symptômes de cette maladie.

1- Une émotivité exacerbée : sensations fortes et grands sentiments

Le romantisme est une recherche de sensations fortes. C'est Byron qui déclare que "*Le grand objet de la vie est la sensation*". C'est Baudelaire qui invite à s'"*Enivrer sans cesse*". C'est Rimbaud qui prône un "Dérèglement de tous les sens". Jusqu'à Breton qui ne veut envisager la beauté qu' "*exclusivement à des fins passionnelles*".

Quand on s'est mis dans un tel état d'ivresse, on est profondément touché par tout ce qui nous arrive. On se sent envahi de grands sentiments. Tout est prétexte à « verser des torrents de larmes ». En somme une laïcisation de la **crise mystique** (une démocratisation: l'hystérie n'est plus réservée aux saints).

2- L'exaltation de la souffrance

Cette crise mystique passe par l'exaltation de la souffrance. "*Sentir que nous existons, même si c'est dans la douleur*" (**Byron**). "*Les plus désespérés sont les chants les plus beaux*" (**Musset**, Nuit de mai). "*Le malheur était mon dieu*" (**Rimbaud** , Une saison en enfer). Là encore, la douleur mystique et voluptueuse s'est laïcisée et on peut très bien se passer de Dieu pour souffrir avec plaisir. **Sade** est passé par là, dont la mort en 1814 coïncide avec l'essor du romantisme. Il y aurait toute une étude à faire sur les rapports du sado-masochisme et du romantisme.

3- Le goût du morbide

Un autre genre d'émotion forte. Non plus le plaisir de la souffrance, mais celui de l'horreur. Les romantiques sont les pionniers de l'épouvante. D'une façon bien à eux qui associe le laid et le sublime, la répulsion

et les bons sentiments, avec des monstres gentils comme Frankenstein, Quasimodo, l'Homme qui rit... . Le monstrueux, c'est la forme extrême du **pittoresque** : un mot du XVIII^e très proche du mot romantique. Du latin *pictor*, peintre, passé par l'italien. 1^o définition de 1708, "*qui fait de l'effet dans un tableau*". Romantique, baroque, pittoresque, c'est tout un. C'est ce qui fait de l'effet: par exemple les monstres, mais aussi les paysages tourmentés, l'océan avec ses tempêtes et ses naufrages, la montagne avec son vertige et ses avalanches. Et surtout la mort, c'est encore ce qui fait le plus d'effet.

D'une façon générale le romantisme n'est vraiment à son aise que dans les **ténèbres** (un de leurs mots favoris). Mais le summum des ténèbres, c'est la nuit des cimetières. **La mort** fascine les romantiques. Ils sont friands de revenants, fantômes, spectres et autres voix d'outre-tombe. Les romantiques communiquent avec l'Au-delà sans difficulté. N'oublions pas que c'est la grande époque de l'illuminisme et du spiritisme. Pourquoi ce goût de la nuit, des ténèbres, de la mort ? Peut-être parce qu'elles s'opposent aux **Lumières** de la philosophie du XVIII^e, ou aux **clartés** du grand Siècle. La mort, c'est une pierre de plus dans le jardin du classicisme. Mais celle-ci, c'est une pierre tombale.

4-Le règne de l'ennui

La Julie de **Rousseau** dit: "*Je suis trop heureuse. Le bonheur m'ennuie. Malheur à qui n'a plus rien à désirer !*" C'est logique. Si la vie n'est que recherche de sensations, et si **la sensation** vient à manquer, il n'y a plus que l'ennui, l'insatisfaction. (le *spleen*, dira Baudelaire).

Insatisfaction du présent qui conduit tout naturellement les romantiques à la recherche d'un paradis perdu. Un paradis perdu qui est peut être dans l'Océan Indien avec Bernardin de St Pierre dont Baudelaire se souviendra peut-être quand il évoquera le "*vert paradis des amours enfantines*". Ce paradis, ce n'est pas tant les îles tropicales que **l'enfance** perdue. A moins que ce paradis ne se trouve dans l'Amérique du Nord de Chateaubriand, celle des bons sauvages avec lequel les romantiques sympathisent spontanément: ils leur rappellent **l'enfance d'une humanité** qui, selon le thème rousseauiste, n'a pas encore été corrompue par la civilisation. Les Hurons ou les Iroquois, comme Paul et Virginie, c'est l'innocence perdue.

Ce paradis se trouve peut-être en **Orient**, comme l'affirme la Genèse. Cette mode de l'Orient qu'on appelle l'orientalisme, les romantiques ne l'ont pas inventée, pas plus que le mythe du bon sauvage, mais ils vont lui conférer une force d'attraction qui ne se démentira plus jusqu'à la décolonisation. Pourquoi l'Orient ? Parce que **L'Orient, c'est l'enfance de l'Occident**. L'imaginaire occidental en fait le domaine des sens, avec ses couleurs chatoyantes, ses musiques lancinantes, ses parfums enivrants, ses étoffes vaporeuses, ses harems avec leurs odalisques troublantes. L'orient est **pittoresque**: "il fait de l'effet!"

Un autre paradis perdu, pour cette génération romantique qui a vécu l'écroulement du catholicisme, c'est le **Moyen-Age**. C'est dans cette époque surtout que le romantisme va trouver ses thèmes de prédilection: ceux d'un christianisme mystique qui s'oppose à la Raison comme le gothique s'oppose au classique. Je ne m'étends pas sur la mode du Moyen-Age, avec ses châteaux-forts qui donnent le frisson, ses seigneurs plus ou moins vampires, ses châtelaines guettant le retour du chevalier servant,

Mais au fond toutes les époques font l'affaire pour fuir le morne présent. C'est à ce moment-là que **l'histoire devient une passion** occidentale (donc une souffrance). Une histoire qui n'est pas l'étude raisonnée du passé, mais l'ambition désespérée de "résurrection de la *vie intégrale*". (**Michelet**). La vraie vie est derrière nous: le présent est un exil.

On retrouve donc le symptôme de la souffrance avec ce mot-clé du romantisme: **la Nostalgie**. On dirait qu'il a été créé tout exprès pour qualifier la douleur romantique. Terme médical de 1678: algos : souffrance, nostos : retour. Donc: mal du pays. Quel est donc ce pays perdu ? **C'est le monde de l'enfance**. L'enfance de l'homme, mais aussi celle de l'humanité. Le romantique est revenu de ce monde-là. Il a perdu la naïveté primitive. Il a perdu la foi du Moyen-Age. Après la Terreur jacobine, après Sade, il vient de perdre la confiance dans la bonté de l'Homme et dans les Lumières de la Raison. Il a perdu **l'innocence**, c'est-à-dire l'ignorance. Il a grandi trop vite, comme un adolescent (adolescere). Il ne croit plus en rien. Sauf peut-être en lui-même.

II- La passion du Moi

Je fais donc l'hypothèse que le romantisme serait, par **métaphore**, une adolescence de la pensée occidentale, et voyons ce que dit au juste Musset de ce fameux **mal du siècle** dont il a inventé la formule. "*Ce fut comme une dénégation de toutes choses du ciel et de la terre, qu'on peut nommer désenchantement ou, si l'on veut, désespérance; comme si l'humanité en léthargie avait été crue morte par ceux qui lui tâtaient le pouls. De même que ce soldat à qui l'on demanda jadis: A quoi crois-tu ? et qui le premier répondit: "A moi"; ainsi la jeunesse de France, entendant cette question, répondit la première: "A rien".*

Voici l'explication de texte que je vous propose.

Dénégation: l'adolescent est dans la dénégation, l'adolescent, c'est celui qui dit non. Non aux règles qu'on lui a imposées. Non aux valeurs qu'on lui a enseignées. Non à l'ordre moral, social, politique dans lequel il est né. De même, le romantisme dénie aux grands ancêtres l'autorité intellectuelle et morale qui était la leur.

Désenchantement: Cette autorité des parents, des enseignants, des ancêtres, il y a cru quand il était enfant. Il a grandi dans un monde tout fait, tout prêt, sécurisant. Enchanteur. Mais il a perdu ses illusions (roman de

Balzac). Le soi-disant règne des droits de l'homme, c'est le règne des malins, des habiles, des calculateurs. Il vit désormais dans le désenchantement.

Et puis, il y a ce curieux rapprochement : "A quoi crois-tu ? A moi! Ainsi la jeunesse de France répondit : A rien!" Voilà comment je le comprends: L'adolescent est tout entier dans l'affirmation de son moi. Mais qu'est-ce que ce moi sans héritage, cette pure volonté, cette énergie pure ? Ce moi qui s'est vidé de son héritage culturel sans être encore rempli de ses propres actes, sans être encore régi par ses propres lois, sans s'être déjà construit son propre monde ? Le moi romantique, c'est un vide, un néant, un rien. Ce qui est une façon de définir le romantisme comme un nihilisme (le terme **nihilisme** est de 1801 ! ce n'est pas un hasard). Cette sensation de vide, de rien, de néant, c'est ce que nous appelons la dépression. La "léthargie" dit Musset.

Cette adolescence romantique, c'est celle d'un type humain nouveau qui commence à se développer dans les couches sociales supérieures : **l'individu**. L'individu, on ne s'en est pas méfié. Il a été d'abord **le sujet**. Celui qui peut dire **Je**. Celui qui parle à la première personne du singulier et non du pluriel comme s'il n'était qu'une partie d'un tout (la famille, le village, la ville, le métier, la communauté religieuse, la nation). Sujet de la grâce (du credo): l'être croyant. Sujet du cogito: l'être pensant. Sujet du contrat, celui qui peut contracter, qui peut signer, qui peut dire je soussigné (et non pas nous) parce qu'il est libre et égal aux autres. Le sujet est universel. Ce n'est pas un individu singulier.

Le problème, c'est que ce sujet de l'universel mine l'universel.

Car elle a beau les appeler les droits de l'homme, ce que la Révolution française a instauré en 1789, ce sont bien, **dans la pratique**, les droits de l'individu. Potentiellement, l'individu, comme *sujet*, ne reconnaît aucune *sujétion*, aucune transcendance. Dès lors, **l'individu**, sûr à présent de son bon droit, (...de l'homme) a toutes les bonnes raisons de s'affirmer comme une **valeur aussi absolue que les valeurs universelles** qui lui ont donné naissance. « *L'individu moderne apparaît, qui se considère isolément, qui s'absorbe dans la dimension privée; qui refuse de se soumettre à des règles ancestrales extérieures à sa volonté intime, qui ne reconnaît plus pour loi fondamentale que sa survie et son intérêt propre* » (Gilles Lipovetsky).

Dans sa genèse et son développement historique, le romantisme est un phénomène complexe, divers et **contradictoire**. Il est tour à tour réactionnaire et révolutionnaire, monarchiste et républicain, libéral, nationaliste, humanitaire. Il a une couleur différente d'un pays à l'autre et il s'adapte aux circonstances historiques qu'il traverse (p.ex. en France les révolutions de 1830 et 1848 le modifient notablement). Dès lors son unité profonde semble bien se trouver dans la passion du moi.

La passion du moi est théorisée et justifiée philosophiquement par un philosophe allemand, un hégélien de gauche qui sera l'adversaire de Marx

au cours d'une longue polémique dans les années 1840: **Max Stirner**, auteur de "L'Unique et sa propriété", 1845. Il prône la souveraineté absolue de l'individu. *"Sur le seuil de notre époque n'est pas gravée cette inscription apollinienne: "Connais-toi toi-même", mais cette inscription: "Fais-toi valoir toi-même". "En tant qu'Unique, tu n'as plus rien de commun avec l'autre et, par là même, plus rien qui sépare ou oppose (...) L'opposition disparaît dans la séparation ou l'unicité absolue". Fais-toi valoir, plutôt que Connais-toi. Le Moi n'est plus haïssable, au contraire. Il est une valeur à cultiver sous le nom d'égotisme (Stendhal). Ou d'égoïsme (Stirner). Peut-être faudrait-il parler d'égocentrisme, ou de narcissisme, plutôt que d'égoïsme dans cette faculté à se considérer comme le centre du monde. J'aurai l'occasion d'y revenir la prochaine fois en dressant le bilan de ce que le romantisme a légué à l'individu contemporain.*